

un assez bon moyen pour se faire une bonne réputation, et qu'une bonne réputation aidait à faire de bonnes affaires. — Cela se peut bien ; mais Parneau n'en est pas moins un coquin qui m'enlève peu à peu toutes mes pratiques. — Voilà qui est fâcheux pour vous, M. Thibaud. Mais tenez, si vous vouliez m'en croire, ce ne serait pas en disant du mal de Parneau que vous cherchiez à les ramener. C'est peut être le moyen de les faire fuir plus vite. — Tant pis ! cela m'est égal, et je dirai à qui voudra l'entendre, que Parneau est un coquin. — M. Thibaud, voulez-vous que je vous dise que j'ai vu quelque part une affaire qui ressemblait fort à la vôtre ? il y avait dans une petite ville un marchand qui faisait d'excellentes affaires ; il était seul de son commerce ; mais la consommation de la ville était assez grande pour que deux ou trois marchands comme lui eussent pu y faire une honnête fortune. Cela donna l'idée à une autre personne de venir s'y établir. Quand le marchand dont je parle vit cela, il imagina de dire beaucoup de mal de son confrère ; il devint d'une humeur à faire fuir tous les chalands ; l'envie sortait de ses yeux ; on le vit en peu de temps devenir maigre et jaune de désespoir ; enfin il fut bientôt lui-même la cause de sa propre ruine. On abandonna sa boutique, parce qu'il recevait grossièrement tout le monde, et que l'on s'aperçut que tout ce qu'il disait de son rival était autant de calomnies. Cela vint au point qu'il se fût réduit à la misère, s'il eût voulu continuer son commerce. Il vendit donc son fonds et se retira. Celui qui lui succéda s'y prit différemment. Il proposa même à l'autre marchand de faire des affaires ensemble ; il reçut les chalands d'un air riant et de bonne humeur ; il fit son commerce en honnête homme. Bientôt ses affaires furent aussi brillantes que celles de son confrère, et tous deux gagnèrent une jolie petite fortune.

Pendant ce temps-là, l'envieux maigrissait et jaunissait de plus en plus dans sa retraite ; car c'est une terrible maladie que l'envie. Les heureux succès des deux marchands étaient un supplice pour lui : il ne pouvait en entendre parler sans éprouver une sorte de rage ; il avait enfin dans l'âme un ver rongeur, qui ne le quitta plus de sa vie. Cette manière d'être, odieuse et repoussante, éloigna de lui tout le monde, et il ne trouva même plus personne à qui raconter son désespoir et ses calomnies. Enfin, les choses vinrent jusque-là qu'il fut obligé de se tenir caché honteusement, parce qu'aussitôt qu'il paraissait, on le montrait au doigt en disant : *Voilà l'envieux !* Ce n'est pas pour vous que je dis tout cela, au moins, M. Thibaud, je sais bien que vous ne pouvez pas ressembler à ce malheureux homme ; mais c'est seulement pour vous montrer qu'il y a plus d'avantage à rester en bonne intelligence avec ses confrères, qu'à être jaloux les uns des autres et à se décrier entre soi. Ne faut-il pas que tout le monde vive ? Là où il y a deux places, pourquoi n'y aurait-il qu'un occupant ? L'industrie est un champ qui appartient à tous, et que chacun a le droit de cultiver. Il ne faut pas vouloir tout pour soi. Celui qui veut tout accaparer finit par se voir tout enlever. C'est méditer sa propre ruine que de se chagriner des succès des autres. Le temps que nous employons à les contrarier est perdu pour nos propres affaires, et la peine que nous y prenons est au préjudice de notre santé. Il n'y a pas d'envieux

riches ni bien portants, et qui vivent de longues années. C'est que l'envie est une lime qui use tout à la fois le corps et l'âme. — Si vous n'avez que cela à me dire, interrompit enfin M. Thibaud, faites-moi le plaisir, père Simon, de porter vos balles chez Parneau ; je vous ai dit que je n'en avais que faire — J'y vais, j'y vais ; ne vous fâchez pas, M. Thibaud ; je suis bien désolé de vous voir en si mauvaise santé.

La maladie est trop avancée, me dit Simon de Nantua en nous retirant, et du ton d'un docteur qui condamne un malade ; la maladie est trop avancée, et voilà un homme perdu sans ressource.

Simon de Nantua est témoin d'une aventure nocturne dans laquelle on voit les funestes effets de la colère.

Nous n'arrivâmes à Honfleur que le soir, très-fatigués, et nous n'eûmes rien de plus pressé que de chercher un gîte et de demander nos lits. Il y avait environ deux heures que nous étions endormis profondément, lorsque nous fûmes réveillés en sursaut par des cris perçants qui semblaient partir d'une chambre voisine. Nous nous levâmes en hâte pour nous informer de ce que cela pouvait être. La porte de la chambre était ouverte. Simon de Nantua entra sans façon, et fut bientôt suivi de beaucoup de personnes que le bruit avait attirées comme nous. Nous trouvâmes un homme en fureur, qui tenait d'une main une femme par les cheveux, et de l'autre frappait à coups redoublés cette malheureuse avec un débris d'une chaise qu'il venait apparemment de mettre en pièces. Cette femme appelait au secours de toutes ses forces, et à ses cris se joignaient ceux d'un jeune enfant, qui embrassait la jambe du furieux et cherchait à l'entraîner. La première chose que nous fîmes fut d'arracher la victime des mains de son forcené mari, de qui la colère semblait s'accroître encore par l'obstacle que notre présence apportait à son action brutale. — Expliquez-moi donc, dit Simon de Nantua, ce que signifie tout ce tapage ! — Il signifie, dit la pauvre femme en larmes, que je suis une malheureuse créature d'être obligé de vivre avec un enragé comme celui-là, et que vous m'auriez rendu service en le laissant achever de me tuer.

Pendant ce temps, le mari écumait de rage et articulait d'épouvantables jurements.

Représentez-vous, reprit la femme, ce que ce doit être, de voir un homme dans cet état deux ou trois fois par semaine, et cela pour des riens : aujourd'hui, parce qu'il vient de s'apercevoir que j'avais mis, sans le lui dire, quelque argent en réserve, afin d'empêcher qu'il ne le mangeât inutilement. — Voici un grand scandale ! dit Simon de Nantua. Je ne sais pas de spectacle plus affligeant que celui d'un mauvais ménage, ni de passion plus hideuse que la colère. Regardez si cet homme ne ressemble pas bien à une bête féroce ! Il n'y a rien à en faire pour le moment. Mettons à l'abri de sa fureur ces deux créatures qui pourraient en être victimes, et laissons-le seul, livré à ses humiliaants transports.

Cet avis de Simon de Nantua fut suivi. On enferma le furieux dans la chambre, tandis qu'on en donna une autre à sa femme et à son enfant. Ces divers incidents produisirent un tel bouleversement dans le cerveau de ce misérable, et exaltèrent si fort sa colère, que ses organes n'eurent pas la force de résister à une si rude secousse. Le lendemain